

Les carriers du Perray

Dans la monographie de présentation du Perray rédigée en octobre 1899 pour l'Exposition Universelle de 1900, l'instituteur Henri Guibert écrit :

Dans la commune du Perray, il n'y a pas à proprement parler d'industrie.

On y extrait de la pierre meulière dans des carrières à ciel ouvert. Cette pierre très recherchée pour la construction est une des principales sources de richesses pour ceux qui exploitent le sol et permet à beaucoup de petits cultivateurs, n'étant pas toujours occupés par leurs travaux des champs, de gagner largement leur vie en charriant cette pierre.

Ainsi il a été expédié en 1898 à la Gare du Perray (vers Paris) douze mille huit cent quatre-vingt-dix-huit tonnes de pierres meulières.

La pierre meulière était un matériau très prisé de la Belle Epoque et, au Perray, nombre de belles maisons, souvent recouverte d'enduit rocailleux, témoignent de cette prédilection :



Pont-Marquant



Rue de Chartres



Petite Rue Verte



Rue de l'Eglise

Les terrains principalement concernés sont ceux de la Barantonnerie et du Chêne à la Femme. Les parcelles boisées conservent encore aujourd'hui un relief très accidenté qui témoigne de ces travaux d'extraction. Lorsque la couche argileuse l'a permis certains trous sont devenus des mares, la plupart du temps le gisement se terminait sur la couche de sable de Fontainebleau qui ne retient pas l'eau.

Entre 1896 et 1911, dix carriers sont recensés au Perray : trois travaillent au service d'un cultivateur, trois dans une entreprise de maçonnerie et quatre sont leurs propres patrons. En plus des carriers qui dirigent l'extraction, il faut ajouter les terrassiers, les casseurs de pierres qui débitent les blocs, les charretiers et débardeurs qui assurent le transport, et, bien sûr, les ouvriers agricoles et journaliers qui doivent meubler la morte-saison.

Un travail souvent difficile et épuisant : dégager les blocs souvent couverts d'une gangue d'argile, débiter les pierres à bonne dimension et sans les fragiliser, les charger et les transporter, recueillir la caillasse pour les enduits : d'un recensement à l'autre, on constate que le carrier changeait souvent de profession.



Une carte postale vers 1910 de l'éditeur parisien G. I. qui réalisa environ 3000 cartes postales sur Paris et sa région. Cette carrière de grès est la célèbre carrière des Maréchaux de Senlis qui fournit en pavés la ville de Paris pendant un demi-siècle et dont l'ouverture en 1884 favorisa l'installation de la gare des Essarts l'année suivante.



Cette photo prise récemment montre bien les traces que les carrières ont laissées dans le relief du Chêne à la Femme

Après 1920, la brique creuse et le parpaing, moins lourds et moins coûteux s'imposent peu à peu et le métier se fait plus rare, pourtant un Perrotin restera carrier après la seconde Guerre Mondiale et son petit-fils, toujours habitant du Perray, évoque sa vie.

François L., immigré breton, dernier carrier au Perray

*« Ils étaient usés à quinze ans / Quelle vie ont eue nos grands-parents /
Quinze heures par jour le corps en laisse / Et pourtant l'espoir fleurissait. »*



Ces quelques paroles d'un texte de Jacques Brel, « Jaurès », m'inspirent pour évoquer la vie de mon grand-père François (1887-1975).

Enfance en Bretagne

Né en 1887, le jeune François grandit dans une famille de 5 enfants à Vieux-Bourg dans le département des « Côtes du Nord », d'une mère tisserande et d'un père cantonnier et laboureur. Les récits de son enfance nous paraissent d'une belle douceur autour de leur petite maison du village, dans la campagne bretonne, riche d'une profonde culture...

Immigration en région parisienne

A 14 ans, le certificat d'études primaires en poche, il fallait « gagner sa vie » la petite ferme familiale était occupée par son frère aîné, il n'y avait pas assez de place pour nourrir une bouche de plus. Comme ses autres frères et soeurs, il fut envoyé en région parisienne où la main-d'oeuvre bretonne était appréciée, notamment dans les grandes fermes céréalières. Les Bretons occupaient des tâches pénibles que les Franciliens ne voulaient plus réaliser, ceux-ci préférant le noble travail d'usine. Il monta dans le train Brest-Paris en 1901 pour rejoindre Le Perray où sa soeur aînée, Marie-Françoise était déjà installée et mariée à un paysan au Roseau. Le voyage dura deux jours, tellement lent que les adolescents s'amusaient à descendre dans les montées pour suivre le train en courant. Il ne retournera au pays natal que longtemps plus tard pour assister aux obsèques de ses parents. Journalier dans les fermes, puis ouvrier terrassier pour la construction de la voie de chemin de fer Paris-Brest, il se marie en 1912 avec la fille d'un autre paysan du Roseau.

La guerre de 1914

Il ne vit pas grandir son fils aîné, puisqu'en 1914, il fallut partir à la guerre. Il racontait d'un ton amusé, qu'il avait survécu aux combats grâce à sa petite taille, les balles allemandes lui passant au-dessus de la tête. Il fut fait prisonnier le 22 janvier 1915 à La Harazée (Front de l'Argonne) et interné en Allemagne à Giessen, le « Camp de la faim ». De cette période qui dura 4 ans, il parlait peu, il avait vécu des conditions de travail et de vie sanitaire très rudes, des humiliations qui firent naître en lui une hostilité pour les Allemands qu'il gardera toute sa vie.

La carrière de pierres à la Grimace

La guerre finie, il acquiert une parcelle à « la Grimace », dans la zone cadastrale dénommée « le Chêne à la Femme » pour fouiller le sol et y installer son entreprise, sa carrière. On peut encore observer dans cette zone des terrains accidentés signalant la présence de ces anciennes carrières. Les travaux d'extraction étaient entièrement réalisés à la main, la maigre couche de terre végétale fertile était proprement extraite et mise de côté pour être réutilisée pour des plantations. On arrivait

rapidement à un mélange de terre glaise et de pierres de meulière sur une épaisseur variant de 3 à 5 m, avant les sables de Fontainebleau qui étaient aussi commercialisés. Cette couche de pierres était fracturée à l'aide de dynamite, le travail du carrier consistait à dissocier la terre glaise des pierres de meulière et de les calibrer suivant la demande des maçons. Les pierres étaient remontées à la surface à l'aide d'un wagonnet qui était actionné par la force des hommes. Les conditions de travail dans ces carrières étaient très rudes, surtout pendant les journées hivernales pluvieuses et froides, l'agile collait aux pieds, le froid et l'humidité piquaient le corps. Un petit cabanon en bois permettait aux équipes de s'abriter des intempéries, c'était un lieu de repos où se prenaient les repas et où se vidaient des chopines.

Les journées se terminaient parfois dans les cafés du Perray, lieux de rencontre, de négoce et de vie sociale du village. Des soirées parfois bien animées n'empêchaient pas le patron et ses équipes de journaliers d'être présents à la carrière dès le lever du jour le lendemain matin. Il arrêta son activité au début des années 60. Les dernières pierres furent extraites en 1968 par un de ses fils qui, ouvrier chez Renault à Billancourt, en retira un petit revenu pendant les deux mois de grève.

Engagements publics

Lors des mouvements sociaux de 1936, il aurait défilé dans les rues du Perray le poing levé, cet engagement auprès du front populaire lui aurait coûté 10 ans d'absence de commande de pierres de la part de la Municipalité de l'époque, opposée au Front Populaire. En Juin 1940, avec sa famille et des habitants du Perray, suite à l'arrivée des Allemands, il prend le chemin de l'exode, à pied jusqu'au milieu de la Beauce (Voves) pour revenir ensuite au Perray.

En 1943, il s'oppose au départ de son fils de 18 ans qui doit participer au Service du Travail Obligatoire (STO) dans des usines d'armement en Allemagne, en l'envoyant se réfugier en Bretagne dans la ferme de son frère. A la fin de la guerre, membre du comité local de Libération, il siège au conseil mixte du Perray.

Un mode de vie sobre

Enfant, j'ai connu mon grand-père retraité, habitant une petite maison du Perray, entourée d'un grand jardin composé d'un potager, d'un verger, d'un poulailler et de clapiers à lapins qui lui fournissaient des oeufs et de la viande, d'une mare et d'un puits qui lui assuraient ses besoins en eau. Une grande cave lui permettait de stocker et conserver ses légumes et son cidre. La famille, les voisins et les amis se réunissaient pour des événements festifs, en été lors de la fenaison et à l'automne pour collecter les pommes et autour du pressoir à cidre, la boisson fabriquée et consommée sur place toute l'année. Ses besoins en achats extérieurs étaient ainsi très restreints. Il se déplaçait à pied ou à vélo, une voiture à bras lui permettait de transporter les charges lourdes

Enfant de « l'Ar Goat », le terroir en breton, il était enraciné à la terre qui lui procurait sa nourriture et ses revenus, « à la sueur de son front ». Il possédait des connaissances riches et multiples dans la nature : plantes, faune, prévisions météorologiques... Cette terre, il savait la soigner et respecter son équilibre fragile. Mon grand père a traversé le 20ème siècle : migration, deux guerres et des changements techniques sans précédents. Une existence rude et résistante, qu'il vécut d'une façon joviale jusqu'à l'âge de 88 ans.

Article écrit conjointement par HMPY et un habitant du Perray



HMPY : Histoire et Mémoire du Perray en Yvelines

La mission de cette association est de rechercher et reconstituer l'histoire de la ville et de ses habitants et de la diffuser auprès des divers publics.

Sur son site www.hmpy.fr vous trouvez les actualités de l'association, ses publications, de nombreuses autres rubriques, et notamment un bulletin d'inscription à la newsletter mensuelle.